

## 20 Marché de l'art



Parcours des mondes, un des plus importants salons d'arts premiers du monde, réunit une soixantaine de marchands d'art d'Afrique, des Amériques et d'Océanie, ainsi que des galeries expertes en art d'Asie. (ROAR ATELIER/CERISE LABY)

# «L'Afrique doit accéder à son patrimoine sur son territoire»

**ART TRIBAL** A l'occasion du salon **Parcours des mondes**, qui se tient cette semaine à Paris, interview du marchand belge **Didier Claes**, spécialiste du continent africain. L'art tribal est «un marché de niche qui compte un nombre assez restreint d'amateurs pointus», explique-t-il



**DIDIER CLAES**  
MARCHAND D'ART  
À BRUXELLES

**«Ce patrimoine a été kidnappé, et ce kidnapping entrave la marche en avant de tout un continent»**

ÉRIC TARIANT

Marchand d'art africain installé à Bruxelles, et président de l'association d'art tribal belge BRUNEAF, organisatrice de la manifestation homonyme, Didier Claes évoque, à l'occasion de l'ouverture du **Parcours des mondes** qui se tient à Paris du 11 au 16 septembre, les évolutions du marché des arts premiers.

Comment se porte le marché de l'art tribal? Paris et Bruxelles demeurent les deux centres névralgiques du marché de l'art tribal à l'échelle mondiale. Même si l'Amérique reste un vivier d'acheteurs et de grands collectionneurs, c'est à Paris et à Bruxelles que l'on trouve le plus de marchands. A Paris se tiennent également les deux plus importantes ventes annuelles de Sotheby's et de Christie's. Le marché de l'art tribal a connu, ces dix à quinze dernières années, une forte hausse des prix. Mais celui-ci ne se distingue pas véritablement des autres marchés, qui ont presque tous connu de très fortes progressions. De nouveaux acheteurs, fondus d'art moderne et contemporain et habitués

### INTERVIEW

Certains de vos confrères évoquent un marché de l'art tribal à deux vitesses, avec des prix stables en galerie et une progression spectaculaire des prix dans une poignée de maisons de ventes aux enchères... Je ne partage qu'en partie cette analyse. Je suis convaincu que le marché des œuvres de très haut de gamme reste l'apanage des grands marchands d'art tribal. On en parle peu car les prix des transactions en galerie ne sont pas divulgués. Or beaucoup de pièces importantes sont vendues par des marchands à des prix aussi élevés, voire plus élevés qu'en ventes publiques. On peut peut-être en effet parler de marché à deux vitesses dans la mesure où le panier moyen a tendance à baisser chez les vingt ou trente autres bons marchands qui occupent la deuxième place du podium, alors qu'en ventes publiques les objets exceptionnels obtiennent toujours des prix très élevés.

Les foires et salons n'ont-ils pas tendance à éclipser de plus en plus l'activité au sein des galeries d'art? Ces dernières années, je faisais en moyenne sept foires par an et réalisais 70% de mon chiffre d'affaires sur les salons, contre 30% en galerie. Mais, j'ai pris conscience que j'avais passé trop de temps sur les foires. C'est à la fois coûteux et stressant, même si je reconnais que cette manière de travailler a bien fonctionné et qu'elle fonctionne toujours.

Je suis convaincu que le métier est en train de changer. Je cherche donc à renverser la vapeur et à travailler davantage en galerie au plus près de mes collectionneurs en me limitant à deux foires par an.

La clientèle des galeries d'art tribal serait vieillissante. Que faites-vous pour tenter de la renouveler? Cette évolution risque en effet de fragiliser les profes-

sionnels de l'art tribal car peu d'entre nous font l'effort de tenter de conquérir une nouvelle clientèle. En ce qui me concerne, je travaille surtout avec des collectionneurs de ma génération qui ont autour de 45 ans. A Bruxelles, j'ai quitté les Sablons en 2017 pour m'installer dans le quartier Louise où je suis le seul spécialiste d'art tribal au milieu de galeries d'art moderne et contemporain, ce qui me permet d'attirer un public beaucoup plus jeune. Je vais faire, au mois de novembre à Paris, la foire d'art contemporain et de design africain AKAA, en mêlant art africain et art contemporain pour tenter d'attirer de nouveaux amateurs.

En juin dernier à l'Unesco, le Bénin, le Sénégal et le Gabon ont réclamé la restitution de biens culturels pillés pendant la période coloniale. Etes-vous, en tant que marchand d'art africain, favorable à ces restitutions? Je suis né en Afrique, ma mère est Africaine. J'y vais fréquemment et suis très proche de ce continent que j'aime profondément. Tout en étant marchand d'art, je défends l'idée que l'Afrique doit avoir accès à son patrimoine sur son territoire. Ce patrimoine a été kidnappé, et ce kidnapping entrave la marche en avant de tout un continent. L'Afrique est en demande aujourd'hui et elle continuera de se battre dans l'avenir sur ce terrain car elle a besoin de ce patrimoine.

En 2016, une quinzaine d'objets d'art précolombien en or appartenant à la collectionneuse européenne Dora Janssen ont été restitués à un peuple racine colombien, les Kogis. Pensez-vous que certains objets, comme ces pièces en or dotées d'une puissance spirituelle, aient véritablement leur place dans des galeries, chez des collectionneurs ou dans des musées occidentaux? Il faut étudier chaque cas séparément. Un crâne surmodélisé a-t-il sa place sur une étagère d'une galerie, d'un collectionneur ou d'un musée occidental? Si ce crâne peut être identifié comme celui d'un ancêtre d'une grande lignée ou d'une grande tribu, je répondrai non. Si cette pièce est un reliquaire identifié d'une lignée en laquelle toute une peuplade se reconnaît, je répondrai également non. Ces pièces doivent être conservées dans les tribus.

Par ailleurs, tous les objets qui renferment des restes humains ne rentrent pas dans le cadre des lois d'imprescriptibilité et peuvent donc être réclamés par les peuplades. Mais, rassurez-vous: les Africains n'ont aucune envie de vider les musées occidentaux. Ces derniers, ils en sont convaincus, doivent continuer de représenter toutes les civilisations du monde et de les faire dialoguer. ■



**NICOLAS GALLEY\***

### La chronique de l'art

## Blockchain et art, couple infernal ou union heureuse?

Il y a plus de deux ans, un nouvel anglicisme s'est propagé dans le lexique restreint du marché de l'art: blockchain. Entendant pour la première fois ce terme, nombreux furent les néophytes à se ruer sur l'omnipotente Wikipédia afin d'en savoir plus. Nous découvrons ainsi que la blockchain est une «technologie de stockage et de transmission d'informations sans organe de contrôle» et que sa conception est intimement liée à l'aïeul des cryptomonnaies, le fameux bitcoin.

Stockage de données, transmission d'informations sans contrôle et devises cryptiques, en quoi tout cela concernait les transactions d'œuvres d'art? Il ne fallut pas attendre longtemps avant que quelques geeks et autres aventuriers du digital viennent expliquer ce que la blockchain pouvait apporter à la vente et à l'achat d'artefacts.

Le rapprochement entre un marché peu transparent et des technologies faisant le bonheur du darknet, paraissait nauséabond. Cependant, cette conjonction fut présentée par les chevaliers des *new techs* comme salvatrice. La blockchain allait rendre les transactions plus transparentes et un stockage de données non centralisé allait empêcher toute forme de manipulation de l'information. Les délits d'initiés et les asymétries d'information ne seraient ainsi plus que de vieux souvenirs animant la cupidité de marchands grabataires.

### Connaissances lacunaires

La bonne nouvelle s'est rapidement répandue aux quatre coins de la planète et, depuis lors, la blockchain est sur toutes les lèvres. Les articles pleuvent et les conférences s'enchaînent. Néanmoins, cette frénésie rappelle furieusement d'autres pandémies. La prolifération dans les années 2000 de camelots «spécialisés» dans les fonds d'investissement en œuvres d'art présente de troublantes similarités avec ce phénomène.

La plus frappante est sans doute le manque de connaissance pratique de ces techniciens. Le monde de l'art peut très rapidement devenir un nouveau Vietnam pour les plus grands économistes, juristes ou geeks. Son conservatisme est parfois déroutant et beaucoup de candides se sont cassés les reins en essayant de le «démocratiser» au forceps. Une nouvelle technologie peut effectivement bouleverser un domaine, cependant il ne suffit pas de la répliquer, mais de l'adapter.

L'une des applications souvent évoquées de la blockchain est la préservation de renseignements concernant un objet en évitant toute manipulation. Ainsi, il serait possible de suivre toutes les transactions et d'obtenir de nombreux renseignements stockés de façon décentralisée. Il ne faut néanmoins pas oublier que ce n'est pas le moyen de préservation d'une information qui en fait la valeur, mais ses sources et ses validateurs. Des données erronées, préservées dans la plus inviolable des chambres fortes, représentent un risque majeur. La complexité et la qualité du cadenas masqueront la perfidie des paramètres enregistrés. L'expertise et la certification d'œuvres d'art sont à ce titre très problématiques. Prenons le cas de la vente d'Andy Warhol. La production prolifique de cet artiste est vendue par tous les canaux possibles, du marchand traditionnel aux ventes aux enchères en ligne.

### Certification douteuse

La qualité parfois médiocre d'œuvres produites par son atelier rend son marché d'autant plus complexe. Une certaine transparence serait ainsi la bienvenue. Mais comment procéder? Le comité qui faisait autorité pour l'authentification de Warhol a été dissous en 2012. Ainsi, il est devenu impossible aujourd'hui de faire certifier l'une de ses créations qui n'aurait été approuvée avant cette date. D'innombrables sérigraphies warholiennes circulent avec des certificats douteux et des provenances incomplètes. Ces documents pourront être conservés par la blockchain et donneront la fausse impression à un acheteur inexpérimenté d'acquérir une œuvre en toute transparence et sans risque.

La révolution des *new techs* affectera évidemment le marché de l'art, mais il faut se méfier des preuves trop évidentes. Si la blockchain sera vraisemblablement utile, il faut tout d'abord que le monde de l'art fasse son travail. Les professionnels des schémas de Ponzi, dont ceux impliqués dans le scandale de la cryptomonnaie OneCoin, sont plus fréquents que les «génies» qui révolutionneront le marché de l'art. Les bouleversements sont en cours, mais il est parfois préférable de rater le *Titanic* au risque de devoir prendre le coche suivant. ■

\* Directeur des études, Executive Master in Art Market Studies (Emams), Université de Zurich.

### À VISITER

«Parcours des mondes»  
Paris, du 11 au 16 septembre.  
www.parcours-des-mondes.com